

Ni ultramontains, ni gallicans, ni protestants, mais catholiques

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **5 (1897)**

Heft 20

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NI ULTRAMONTAINS, NI GALLICANS, NI PROTESTANTS, MAIS CATHOLIQUES. *)

Ultramontanisme, gallicanisme, protestantisme, sont des mots qui sont loin d'être clairs pour tout le monde. C'est un lieu commun de dire qu'il faut se méfier des mots en *isme*, et cependant on ne s'en méfie jamais assez, en ce sens que ce sont généralement des mots élastiques auxquels chacun donne le degré de signification et d'intensité qui lui plaît, et qui par conséquent sont presque toujours des éléments de confusion et d'erreur. Avec eux et par eux, loin de rien éclaircir, on peut tout embrouiller. Examinons, en effet, chacun des trois mots susmentionnés; peut-être aurons-nous éclairci du même coup le mot « catholicisme », sur lequel aussi plusieurs esprits se méprennent.

I. Etymologiquement, l'ultramontanisme est le système reçu *au delà des monts*; pour les Français, c'est le système reçu au delà des Alpes, c'est-à-dire à *Rome*; pour les Romains, ce pourrait être aussi le système reçu au delà des Alpes, c'est-à-dire *en France*. Donc confusion. Mais laissons l'étymologie et ne voyons que le fait actuel. L'ultramontanisme est le système théologique et ecclésiastique qui est adopté à Rome et imposé par Rome. Or, à Rome, on n'admet pas d'autre

*) Voir dans le n° 9 de la *Revue*, janvier 1895, p. 79-88, l'étude de M. le professeur *Langen* intitulée : *Weder Protestantismus noch Romanismus, sondern Katholizismus*. — Si nous revenons sur cette question, c'est que quelques théologiens d'autres Eglises, connaissant insuffisamment l'ancien-catholicisme, ont paru en suspecter les doctrines et les confondre, les uns avec le protestantisme, d'autres avec l'ultramontanisme, d'autres enfin avec le gallicanisme. Le but de cette première étude est de réfuter, d'une manière générale seulement, ces accusations et ces méprises.

catholicisme que celui qui est fondé sur le pape comme chef infallible et omnipotent de l'Eglise universelle. Donc, de fait, actuellement, le mot « ultramontanisme » implique deux erreurs, à savoir : qu'il est le catholicisme, et que le catholicisme est le système qui reconnaît le pape infallible et omnipotent pour chef de l'Eglise universelle. Or, ces assertions, qui sont des dogmes pour les catholiques-romains actuels, étaient tenues pour des erreurs par les gallicans, qui étaient cependant catholiques, même aux yeux de Rome (avant le 18 juillet 1870); et aujourd'hui encore elles sont tenues pour des erreurs et même pour des hérésies, par tous les catholiques *non romains*, c'est-à-dire par tous les catholiques qui, à l'exemple des catholiques de l'ancienne Eglise universelle, repoussent les erreurs romaines et restent fidèles aux dogmes de l'Eglise catholique d'autrefois, laquelle seule est encore l'Eglise catholique d'aujourd'hui et à laquelle appartiennent tous les vrais catholiques soit d'Orient, soit d'Occident, tous repoussant l'ultramontanisme. On voit par là comment le mot « ultramontanisme » a varié dans sa signification et à quelles confusions il donne lieu aujourd'hui. Ne serait-il pas mieux de n'en plus faire usage, et d'appeler de leur vrai nom, c'est-à-dire *romanistes* ou *papistes*, ceux qui reconnaissent le pape de Rome pour le chef de leur Eglise? Nous prions donc tous les écrivains libéraux et tous les protestants désireux de mettre un peu de clarté et de sincérité dans le langage : 1° de ne plus considérer comme synonymes les mots « ultramontanisme » et « catholicisme », qui effectivement sont profondément différents; 2° de réserver le qualificatif de « catholiques » à ceux-là seuls qui, devant la saine théologie et devant l'histoire, ont le droit de le porter; 3° par conséquent, de ne le donner jamais aux partisans de l'Eglise papiste, ou, si on le leur donne, d'ajouter toujours le second qualificatif de « romains ».

II. Le gallicanisme était le système religieux et ecclésiastique adopté en Gaule, ainsi que dans les pays qui professaient les mêmes maximes et revendiquaient les mêmes libertés. Ces maximes et ces libertés, qui n'étaient que le droit commun de l'ancienne Eglise catholique, ont été naturellement attaquées, discréditées, dénaturées, calomniées par le parti papiste. Ces calomnies se sont répandues partout, même parmi les laïques

indifférents qui, bien que non théologiens, parlent constamment théologie, mêlent tout, confondent tout, et, peut-être sans le savoir, se font les échos du parti papiste au détriment de la vérité.

C'est ainsi que M. Faguet, dans une étude sur Lamennais, a émis les opinions suivantes (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1897, p. 571-573):

« Le gallicanisme n'est pas très différent du protestantisme. Il est une sécession aussi; il est un catholicisme national, horrible contresens dans les termes, car cela veut dire un universel particulier. Le caractère même, précisément sacré, du catholicisme, et sa vertu la plus précieuse, le fait d'être universel, international, lien entre les nations, gouvernement spirituel planant au-dessus des gouvernements temporels et ne connaissant pas de frontières, c'est ce que le gallicanisme efface et c'est ce qu'il *exténue* (*sic*). Œuvre indirecte du protestantisme. Le protestantisme, forcé pour lutter contre Rome de s'appuyer sur les gouvernements locaux, a forcé les Eglises catholiques à s'appuyer sur les gouvernements locaux pour lutter contre lui. Il les a obligées, en les combattant, à lui ressembler. Depuis lui, voici qu'en France, par exemple, une Eglise obéit au gouvernement politique, est dirigée par lui, conseillée, blâmée, censurée, approuvée quelquefois, protégée et comprimée toujours par lui. Il y a une Eglise du roi de France. L'Eglise est quelque part gouvernée par son fils aîné. Un gallican est un catholique qui est plein de condescendance pour le pape et d'obéissance pour le roi de France. On cherche à arranger cela dans la pratique, à marquer les limites d'une autorité et d'une autre. Au fond, et surtout depuis la Révolution et la perte des biens ecclésiastiques, l'Eglise est servie de qui la paie et ne peut qu'échapper partiellement à ce servage; le secouer, jamais. »

M. Faguet continue ensuite à reprocher à l'Eglise gallicane d'avoir été dépendante du pouvoir et d'avoir ainsi perdu toute popularité; puis il ajoute:

« Récolter la désaffection qu'elle ne sème pas et que sème un gouvernement qui l'opprime, voilà un beau résultat; et voilà un malheur que le gallicanisme nous vaut. Il n'y a pas d'erreur plus forte, à tous les points de vue, que les prétendues libertés de l'Eglise gallicane, libertés qui sont les chaînes les plus lourdes, les entraves les plus étroites, et des entraves qui conduiraient au précipice les pieds qu'elles enserrant! »

Et encore :

« Le libéralisme est de l'essence même du christianisme ; le libéralisme est chrétien. Seulement, en passant, pour ainsi parler, à travers le protestantisme, il a changé de caractère. Il est devenu la prétention, pour chaque homme et dans chaque homme, de penser par lui-même et sans aucun contrôle, et presque, car c'est du moins la tendance, sans consulter personne. C'est séduisant, mais dangereux. Le libéralisme, à s'exagérer ainsi, se tue lui-même. Qu'il existe une association d'hommes qui ne soumettent point leur pensée aux pouvoirs politiques, mais qui la soumettent à eux-mêmes, la discutent entre eux par la voix de leurs représentants spirituels, la fixent ainsi, puis s'y tiennent pour pouvoir penser en commun, pour pouvoir être en communauté de pensée et en communion de sentiments, non seulement entre eux à tel point du temps, mais avec leurs frères du passé et leurs frères de l'avenir ; voilà qui est liberté, puisque c'est pensée et croyance soustraites aux pouvoirs temporels, mais voilà en même temps qui est force, puissance de résistance, barrière aux empiètements des pouvoirs humains, liberté en soi, force conservatrice de la liberté ensuite.

« Mais la liberté individuelle de pensée et de croyances, elle est liberté, soit, mais où sera sa force ? Par quoi, comment résistera-t-elle ? Comment même se communiquera-t-elle, se répandra-t-elle d'âme à âme, si le pouvoir temporel ne veut pas qu'elle se répande ? Je vois des millions de petites libertés enfermées dans des millions d'âmes, et chacune incapable de sortir de son âme et de s'appuyer sur une autre liberté, et d'en créer d'autres. Autant dire qu'elles n'existent pas, n'ayant pas la force de vivre. Ainsi poussé à l'extrême, le libéralisme disparaît dans son exagération. Il s'ôte la vie pour s'affirmer davantage. Le libéralisme moderne, c'est la liberté s'exaltant jusqu'au suicide. Il n'y a pas d'aberration comparable. »

M. Faguet, comme son maître, M. Brunetière, aime gâter les vérités qu'il dit par des exagérations et des paradoxes, qui, dans le cas présent, le rendent aussi injuste qu'erroné :

1° Il pose une antinomie entre l'universalisme et le particularisme, et il en conclut que le catholicisme national est « un horrible contresens dans les termes ». Si M. Faguet regardait les choses et non seulement les termes, il serait moins effarouché et il ne se laisserait pas piper par des effets de mots. Il sait aussi bien que qui que ce soit que les universaux n'existent que dans les réalités particulières, qu'il n'y a pas

d'hommes en général, et que l'humanité n'existe que dans les hommes en particulier. Comme l'humanité, le catholicisme n'est qu'une abstraction, laquelle n'existe à l'état concret que dans les Eglises catholiques particulières. Que ces Eglises particulières soient dites nationales, du moment qu'elles existent dans telles nations, dans tels pays, rien de plus simple. Cela les empêche-t-il de professer le dogme catholique, universel pour toutes? Cela les empêche-t-il de professer la morale catholique, universelle pour toutes? Evidemment non. Donc leur nationalité n'est pas un obstacle à leur catholicité, comme leur catholicité n'est nullement un obstacle à leur nationalité. On se demande, en vérité, comment un esprit réfléchi et distingué peut faire des épouvantails avec des choses aussi simples. Tant est grande la puissance de la routine et du lieu commun en matière théologique, pour les esprits qui ignorent la théologie!

2° M. Faguet dit que le gallicanisme est « l'œuvre indirecte du protestantisme ». Or, l'histoire nous montre que le gallicanisme a existé bien longtemps avant le protestantisme. Le protestantisme ne date que du XVI^e siècle, et le gallicanisme luttait déjà contre Rome au IX^e siècle, dans la personne d'Hincmar de Reims, etc.

3° M. Faguet semble croire que c'est seulement à l'époque de Louis XIV et seulement à l'imitation du protestantisme que le gallicanisme s'est appuyé sur l'Etat pour combattre ses adversaires. Il se trompe: car le système de l'union de l'Eglise et de l'Etat est bien antérieur à Louis XIV; depuis Constantin, toutes les Eglises se sont efforcées d'avoir pour elles l'appui des gouvernements; celle de Rome plus encore que les autres, et le protestantisme, en continuant cette tendance, n'a rien inventé; et le gallicanisme du XVII^e siècle n'a pas été autre, sous ce rapport, que le gallicanisme des siècles antérieurs. Que sous Louis XIV l'Eglise gallicane ait été moins libre qu'à d'autres époques, c'est possible; mais ne pourrait-on pas affirmer avec autant d'exactitude que c'est elle qui a dominé Louis XIV, elle qui a inspiré ses mesures violentes contre les protestants, ses oppositions contre Innocent XI, etc.? M. Faguet n'avoue-t-il pas que depuis la Révolution, donc aujourd'hui encore, l'Eglise est « serve de qui la paie? » Dès lors, pourquoi caractériser le gallicanisme par une situation qui est aussi celle de l'Eglise ultramontaine en maints pays?

4° Que veut dire M. Faguet lorsqu'il affirme qu'« il y a une Eglise du roi de France et que l'Eglise est quelque part gouvernée par son fils aîné » ? S'il veut dire que cela est particulier au gallicanisme, il se trompe étrangement : car on peut dire aussi qu'il y a une Eglise de l'empereur d'Autriche, une Eglise du roi d'Espagne, comme il y a une Eglise du roi de Prusse, une Eglise de la reine d'Angleterre, une Eglise de l'empereur de Russie, etc. Si M. Faguet veut dire que le roi de France, dans le système gallican, pouvait gouverner l'Eglise de France à son gré, lui dicter ses ordres, ses opinions, ses doctrines, il se trompe plus encore ; car de ce qu'un Etat peut s'opposer à telle mesure administrative ecclésiastique, il ne résulte pas qu'il ait le pouvoir de régler la foi, la doctrine, la morale, le culte, etc. Louis XIV n'a pas fait les Quatre Articles de 1682, c'est l'assemblée du clergé qui les a faits et qui a voulu qu'ils fussent enseignés.

5° M. Faguet accuse le gallicanisme d'avoir rendu l'Eglise impopulaire en France. Mais, en France, tout ce qui est hiérarchie et tout ce qui sent la bureaucratie n'est-il pas, par cela même, impopulaire ? L'Eglise ultramontaine, qui aujourd'hui bénéficie du Concordat, est-elle plus populaire que ne l'était l'Eglise gallicane du temps de Bossuet et de Fénelon ? M. Faguet affirme que les libertés de l'Eglise gallicane ont été « les chaînes les plus lourdes » ; mais dit-il en quoi et comment ? Les chaînes de l'ultramontanisme ne sont-elles pas mille fois plus lourdes ? Que M. Faguet prenne la peine de faire la comparaison, de préciser avec impartialité, et après nous verrons.

6° Quant au libéralisme excessif qui n'a aucun frein, M. Faguet l'accuse avec raison ; mais un tel libéralisme n'a existé ni dans l'ancien catholicisme, ni dans le gallicanisme. C'est seulement dans quelques Eglises protestantes et dans l'indifférentisme qu'il existe.

Donc le procès intenté par M. Faguet contre le gallicanisme ne paraît pas fondé. Est-ce à dire pour cela que le gallicanisme soit la vérité même et le catholicisme même ? Nullement. Nous aussi, nous voyons dans le système gallican des erreurs et dans le parti gallican des torts. Ce n'est pas le lieu de préciser ces erreurs et ces torts. Nous n'y faisons allusion que pour dégager notre responsabilité et pour avoir le droit

de conclure que le gallicanisme n'a été souvent qu'un catholicisme dégénéré, un effort pour concilier l'inconciliable, un compromis dirigé par de bonnes intentions, mais fondé sur plus d'un principe erroné. Lui aussi, comme l'ultramontanisme, a évolué; ce qu'il a été à certaines époques, il ne l'a pas été à d'autres; aussi, pris en bloc, est-il confusion: pour les uns, il a été, bien avant le protestantisme, une opposition contre Rome, et pour d'autres, un simple ultramontanisme mitigé, rempli de contradictions et évidemment destiné à disparaître.

III. Enfin, le protestantisme est un système qui, dans sa simplicité apparente de liberté individuelle et de particularisme illimité, offre des contradictions et des confusions plus grandes encore que celles du gallicanisme et celles de l'ultramontanisme. La question est trop complexe pour être traitée à fond dans cette simple esquisse; nous la traiterons plus tard. Qu'il suffise de remarquer pour le moment qu'il y a protestantisme et protestantisme; qu'on ne peut nullement juger du protestantisme actuel par le protestantisme des siècles passés; que, plus encore que l'ultramontanisme et le gallicanisme, le protestantisme a évolué, à ce point même qu'il paraît impossible aujourd'hui de trouver une définition quelque peu caractéristique et précise qui puisse convenir à toutes les Eglises protestantes actuelles. A entendre même des protestants, c'est une Babel où le oui et le non sont également éclatants.

Certes, je rends hommage à tout ce qu'il y a eu de vrai, de grand, d'héroïque même dans la Réforme du XVI^e siècle, réforme qui a eu ses martyrs, qui a compté et qui compte encore des partisans d'une grande science et d'une grande vertu. Mais c'est de la méthode qu'il s'agit et de l'ensemble des résultats obtenus, méthode et résultats qui nous paraissent défectueux et qui doivent, par conséquent, en nous éclairant, nous déterminer à faire mieux. N'est-ce pas l'*a b c* de la science de l'histoire et de la morale, que les générations postérieures doivent profiter des fautes des générations antérieures et qu'elles doivent, en les évitant, s'efforcer de réaliser tout le progrès qui leur est possible?

Dès lors, ne serait-il pas sage de n'attacher aucune valeur dogmatique au mot « protestantisme » et de s'en servir uniquement pour désigner tous ces chrétiens qui, n'étant exté-

rieurement ni dans l'Eglise romaine, ni dans l'Eglise orthodoxe orientale, ni dans l'Eglise ancienne-catholique, *peuvent* être cependant, par leur foi même et par leur conscience, d'accord avec telle ou telle de ces Eglises?

On peut, en effet, diviser les protestants en trois groupes principaux :

Les uns croient à peine; ils ne veulent rien de positif ni dans la méthode, ni dans les conclusions; ils n'ont, en définitive, que des négations et tendent à tout détruire. Ils vont, quoi qu'ils disent, au nirvana religieux. Et indépendamment d'un tel credo, qui est plutôt l'absence de tout credo, ils affectent de telles prétentions à la toute-science qu'il est impossible de s'entendre avec eux.

D'autres sont, au fond, des papistes qui s'ignorent. Ils ont l'esprit de Rome, tout en déclarant qu'ils condamnent Rome. Ils ont, en effet, une foi aveugle en leur clergé; ils ne rêvent que miracles ¹⁾. N'ayant rien appris et ne voulant rien apprendre, ils rejettent les raisonnements et la théologie scientifique, et cela sous prétexte d'intellectualisme, l'intellectualisme étant pour eux la grande hérésie! Ils pratiquent constamment un propagandisme étroit, orgueilleux, insupportable, comme si eux seuls avaient le monopole de la foi, de la grâce divine, de la justification et du salut. Ils sont persuadés que ce sont eux qui ont inventé le christianisme; tel d'entre eux, par exemple, considérant que Luther s'est appuyé sur l'Ecriture pour enseigner ses doctrines, en a conclu que Luther a enseigné une théologie nouvelle, comme si les ouvrages des Pères contre les hérétiques de leur temps, ceux d'Augustin, par exemple, contre les donatistes, n'étaient pas remplis de textes de l'Ecriture sainte. Inutile d'ajouter que l'horizon de ces protestants est fort borné. Ils ne voient qu'eux, ne travaillent que pour eux, et n'ont d'autre esprit que l'esprit de clocher et de sacristie. Ils dédaignent toutes les Eglises autres que la leur: pour eux, les Eglises orientales ne sont que des Eglises ignorantes, encroûtées et superstitieuses; pour eux, l'ancien-catholicisme n'est rien, et il n'y a pas d'autre catholicisme que le catholicisme romain, pour lequel ils sont d'ailleurs remplis de défé-

¹⁾ En mars 1896, une de leurs conférences était intitulée: *Signes et Miracles dans le domaine de la mission.*

rence. M. Roger Hollard, par exemple, parlant « du christianisme de J.-C. dans sa simplicité accessible et vivante », dit que c'est ce christianisme-là que représente la Réforme ¹⁾. Il entend la Réforme protestante, car à ses yeux il n'y en a pas d'autre, et il affirme même que « seul » le protestantisme peut répondre aux besoins de la société en France, lorsqu'il est manifeste, au contraire, que le protestantisme en France remporte plus d'échecs que de succès. Bref, les petits conventicules de cette catégorie de protestants ne sont au fond que des jésuitières, pires même que les jésuitières romaines. Avec eux, pas plus qu'avec les incroyants et les négatifs, nous n'avons rien à faire.

Un troisième groupe est celui des protestants qui veulent, avant tout, être chrétiens, d'après le vrai Christ historique et le vrai christianisme historique. Ayant une foi positive éclairée, ils savent qu'ils doivent chercher le Christ et le christianisme non dans les fantaisies de leurs propres systèmes, mais conformément aux règles de la critique historique positive et au critérium universel. Ils savent que la vraie foi chrétienne est une comme le Christ est un. Avec eux, il est donc possible de s'entendre, puisqu'en principe ils admettent la nécessité d'une foi une, et que, de fait, ils ont une méthode qui permet d'atteindre cette foi une et universelle.

Par ce simple exposé de la situation protestante, on voit déjà, je le répète, qu'il y a protestants et protestants; qu'il est donc impossible désormais de prendre ces mots « protestantisme » et « protestants » en bloc, sans préciser ce qu'ils signifient aujourd'hui. Je dis *aujourd'hui*, parce que, de fait, ils ne signifient plus ce qu'ils ont signifié autrefois. Les passions, les idées et les points de vue ont changé. De même que certains protestants considèrent actuellement les autres Eglises autrement qu'ils ne les ont considérées, de même les autres Eglises envisagent le protestantisme sous des aspects nouveaux et plus exacts, sans odium theologicum et indépendamment des anciennes querelles et des anciens épouvantails, qui n'ont heureusement plus de raison d'être. A chaque époque suffit sa peine.

Dans l'Eglise papiste, il est vrai, la majorité considère encore le protestantisme comme une bête noire et répète volon-

¹⁾ *Revue chrétienne*, mai 1894, p. 323.

tiers le jeu de mots : sectes, insectes. Des faits d'intolérance haineuse se produisent chaque jour chez les papistes envers les protestants. Là, c'est le *Signal de Paris* se plaignant de voir les papistes voter plutôt pour un révolutionnaire que pour un protestant : « Plutôt un révolutionnaire qu'un protestant, et même plutôt un insulteur du Créateur qu'un protestant ! » Ici, c'est la *Liberté de Fribourg* reprochant au protestantisme « de laisser le sens religieux descendre les pentes dangereuses du naturalisme, de remettre en honneur l'antique hérésie d'Arius, de nier l'inspiration de la Bible, de n'accepter les enseignements des Livres-Saints qu'autant qu'ils plaisent à l'étroitesse de la raison humaine, de réduire les dogmes chrétiens à l'infime proportion permise par le renanisme, de nier le surnaturel de plus en plus facilement, de marcher à grands pas vers le précipice du rationalisme pur. » (Numéro du 21 septembre 1894.) Etc., etc.

Cependant quelques membres de l'Eglise romaine, parlant comme individus très isolés, s'adoucissent. L'un, par exemple, M. l'abbé F. Martin, fait l'éloge de l'individualisme qui transforme chaque centre protestant en une molécule active, consciente d'elle-même, et il reconnaît que, si l'on trouvait le moyen de grouper ces molécules, de leur imprimer un mouvement commun et de les diriger vers un but unique, on obtiendrait « une puissance colossale ». Un autre ecclésiastique, M. l'abbé V. Charbonnel, va non seulement jusqu'à écrire dans les journaux protestants, mais encore à y faire l'éloge du protestantisme et à exprimer le désir que l'Eglise romaine s'inocule quelques-unes des qualités protestantes (v. *Revue chrétienne*, juillet 1897, p. 18).

Mais c'est surtout chez les protestants ouverts à la notion de l'universalisme chrétien que les points de vue de l'ancien protestantisme perdent de leur exclusivisme. Je ne crois pas, il est vrai, qu'ils aillent jusqu'à dire avec M. Hanotaux que « les propositions de Luther ne contenaient rien qui fût, au début, inconciliable avec le dogme catholique ¹⁾ ». Mais M. P. Chapuis, par exemple, avoue que la théologie progressante du siècle présent complète et corrige la Réforme du XVI^e ²⁾ ; les

¹⁾ *Etudes historiques sur le XVI^e et le XVII^e siècle en France*, p. 98. Paris, Hachette, 1886.

²⁾ *Revue de théologie et de philosophie* (Lausanne), mai 1895, p. 284.

protestants de cette école sont donc libres de toutes les chaînes théologiques de leurs ancêtres et ils ne relèvent véritablement que d'eux-mêmes, disposés à embrasser toute vérité qui leur sera démontrée. Dans une autre école, M. G. Frommel, rendant compte d'un ouvrage de M. le D^r Fairbairn, a avoué que la Réforme du XVI^e siècle n'a été qu'une tentative imparfaite de retour au type primitif, et que la nécessité des temps oblige à une réforme de la Réforme¹).

D'ailleurs, Vinet lui-même n'a-t-il pas dit expressément : « Ces deux tendances (la tendance romaine et la tendance protestante) sont également vraies et également imparfaites. Le catholique (romain) a tort de l'être, car il l'est par anticipation avant d'en avoir le droit; *le protestant a tort de croire que le protestantisme soit destiné à rester protestant, car il n'est qu'un acheminement vers le catholicisme à venir.* » Et ailleurs : « Le protestantisme n'est pour moi qu'un point de départ : ma religion est au delà. *Je pourrais, comme protestant, avoir des opinions catholiques,* et qui sait si je n'en ai pas?... Non seulement le protestantisme est un hommage rendu au principe de la liberté religieuse, mais le protestantisme n'est que cela. Le christianisme est autre chose ; le protestantisme n'est que cela... Le principe du protestantisme est le droit ou plutôt le devoir de ne relever en religion que de Dieu : mais se prévaloir du droit d'interprétation pour se diviser et se subdiviser sans cesse à l'occasion d'une syllabe ou d'un mot ; formuler et dogmatiser sans cesse, perdre dans une recherche malheureuse d'exactitude, ou doctrinale ou disciplinaire, le meilleur de ses forces ou de sa substance ; faire consister la fidélité dans l'acceptation toute servile des vérités avec lesquelles on n'a rien de commun, à moins d'être uni avec elles par le cœur ; prendre, en un mot, la théologie pour la religion, la controverse pour la vie, les mots pour les choses, et la raide obstination à défendre des formules pour le vrai zèle et le signe assuré du progrès... Oh non ! ce ne fut pas le vœu intime des pères de la Réforme. »

Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors, que beaucoup de protestants soient, au fond, catholiques sur bien des points, affirmant, par exemple, la nécessité de la foi et la sainteté des

¹) *Le Chrétien évangélique*, 20 septembre 1893, p. 430-432.

Écritures; donnant comme principe du protestantisme (en cela ils se trompent, car c'est aussi, et bien avant le XVI^e siècle, le principe de l'ancienne Eglise catholique) qu'il ne faut admettre que ce qui a été réellement enseigné par J.-C. et les apôtres¹⁾; reconnaissant qu'en religion la doctrine est nécessaire, et que la sacrifier sous prétexte que le vrai christianisme est expérience et vie, c'est faire fausse route²⁾; concédant que la Bible, pour être exactement connue, doit être interprétée par l'Eglise en même temps que par la conscience personnelle³⁾; etc., etc.?

M. le pasteur Furrer, professeur à l'université de Zurich, a exposé ainsi, en 1893, la situation du protestantisme en Suisse: «Le protestantisme, lui aussi, a provoqué des guerres; ailleurs, il s'est absorbé dans des contestations doctrinales au lieu de s'occuper de tous ceux qui souffrent. Le parti conservateur en religion s'asservit à une notion de la Bible qui donne la même valeur à toutes ses parties; il prétend faire arriver précipitamment les âmes à la connaissance du Christ; il est piétiste, beaucoup trop craintif à l'égard du monde; il méconnaît la tâche de la vie humaine tout entière; il s'unit aux conservateurs en politique, et il semble se tourner de préférence vers l'aristocratie et les classes aisées. Par là il est devenu impopulaire et s'est rendu relativement improductif.— Quant au parti libéral, il a certainement mis en avant un beau programme: la réconciliation de l'Évangile et de la culture; il a voulu ramener les masses au christianisme; mais quels résultats positifs a-t-il produits? Ils sont bien minimes. On a développé l'orgueil de la raison et on a écarté les âmes avides de vérité, oubliant que la vérité religieuse est tout à fait différente de la vérité scientifique et qu'on y arrive par l'expérience. Quoique tombant parfois dans la sentimentalité, le parti libéral a affaibli le sentiment religieux par sa répugnance à l'égard du mystère. Son enseignement religieux vise à faire

¹⁾ *Revue de théologie et de philosophie* (Lausanne), septembre 1895, p. 490.

²⁾ *Semaine religieuse de Genève*, 19 janvier 1895.

³⁾ M. Frank Duperrut, parlant des principes de croyance (dogmatique) et de conduite (morale) auxquels «aspirent à l'heure actuelle l'élite des penseurs chrétiens pénétrés des exigences et des méthodes de l'esprit moderne», a dit: «Ces principes ont leur source naturelle dans la Bible (exégèse), interprétée par l'Eglise (histoire) et la conscience personnelle (philosophie).» *Revue chrétienne*, juin 1897, page 407.

des enfants de petits théologiens; l'importance de Jésus-Christ a été diminuée; les pasteurs se sont alliés au parti radical et ont dû leur élection à des hommes qui ne vont jamais à l'église. Tâchons de nous affranchir de ces défauts et soyons bien persuadés que le parti qui rendra le plus de services est celui qui sera le plus convaincu et le plus dévoué. Le christianisme ne peut être conservé que par les forces qui l'ont fondé; soyons animés d'une profonde et active bienveillance pour tous les hommes, d'un vrai patriotisme, et rapprochons-nous les uns des autres en Jésus-Christ pour combattre sans merci toute espèce de mal¹⁾.»

M. le professeur Félix Bovet, de Neuchâtel, dans son *Irénique et Polémique* (1891, p. 7-8), a dit: « Il y a aussi l'intolérance du cœur et de la pensée, à laquelle sont exposés les meilleurs chrétiens, à laquelle ils sont même plus exposés que d'autres, parce qu'elle naît chez eux de l'énergie de leurs convictions. Il en est d'une conviction religieuse puissante comme du patriotisme: ce sont des vertus, sur lesquelles ceux qui les ont doivent veiller avec tout autant de soin que l'on veille sur ses défauts, car elles peuvent en devenir. Prenons garde que la part de vérité que nous possédons, si grande qu'elle nous paraisse, si grande qu'elle puisse être réellement, ne nous empêche de voir la petite part qu'en ont aussi les autres. Et si nos adversaires sont injustes à notre égard, ne le soyons jamais au leur: rappelons-nous que la vraie justice, la seule que connaisse l'Évangile, consiste à traiter les autres non pas comme ils nous traitent ou nous ont traités, mais comme nous voudrions qu'ils nous traitassent. » En vérité, ne pourrait-on pas s'entendre avec des hommes qui parlent ainsi?

M. F.-M. Cameron, dans la *Revue de théologie de Montauban* (mars 1894, p. 89 et 91), s'est exprimé ainsi: « Je ne puis m'empêcher de considérer le terme *protestant* comme une expression malheureuse à certains égards. Sa signification n'est pas bien comprise; elle est de nature à égarer... La base même de la Réformation, la pleine suffisance de l'Écriture-Sainte, l'existence de confessions de foi, peuvent devenir un mal. Trop souvent les yeux des hommes ont été tellement tournés vers la lettre de la Bible qu'ils ont négligé de regarder

¹⁾ Voir la *Semaine religieuse de Genève*, 9 septembre 1893, p. 184.

der à la personne vivante du Sauveur, révélée dans et par le livre sacré, et qui est au-dessus et au delà de la parole écrite; et ils ont été tentés de combattre plus pour les mots de leurs formulaires que pour les vérités éternelles dont ces formulaires devaient être le dépôt et la sauvegarde. C'est ainsi que la religion du protestantisme s'est beaucoup trop cristallisée en un système de vérités théologiques auxquelles on ne pouvait rien ajouter et dont on ne devait rien retrancher... Fiers d'être les enfants de la Réformation, ils ont négligé l'esprit de la Réformation... Nous avons besoin d'une nouvelle réformation... La Réformation a brisé le joug de la puissance papale; il nous faut une réformation qui brise le joug de la théologie elle-même.»

Or, ne sont-ce pas là des aveux précieux, qui montrent que, si des protestants sont fermes dans le *fond chrétien* de leur foi, il ne sont nullement intransigeants dans les *formes purement ecclésiastiques* du protestantisme? Que d'excellentes déclarations ne faudrait-il pas relever également dans les articles de M. Frank Puaux, directeur de la *Revue chrétienne!* Par exemple: «L'isolement est une faiblesse, et nulle Eglise n'a rien à perdre à un examen de conscience au contact d'autres Eglises¹⁾.» Et encore, à propos de l'*Histoire de Jérusalem*, de l'évêque Gr. Palamas: «Nous n'avons pas besoin de marquer ici nos sympathies pour l'Eglise grecque orthodoxe qui, malgré les divergences dogmatiques, ne reconnaît, comme les Eglises protestantes, qu'un seul chef, le Christ, et a toujours refusé de se soumettre à l'autorité du pape²⁾.»

La correspondance suivante entre le Consistoire de l'Eglise nationale protestante de Genève et le métropolitain orthodoxe d'Athènes, n'est-elle pas aussi touchante? Le Consistoire genevois ayant porté à la connaissance du saint Synode de l'Eglise orthodoxe grecque, que des prières publiques pour la cause des chrétiens en Orient seraient faites, dimanche 9 mai, dans tous les temples genevois, cette communication a obtenu la réponse suivante, qu'il nous paraît intéressant de reproduire:

Athènes, le 28 avril/10 mai 1897.

Monsieur le président du Consistoire, Genève,

Profondément touché des témoignages de fraternité chrétienne que vous m'avez adressés, je remercie sincèrement le

¹⁾ *Revue chrétienne*, mai 1896, p. 400.

²⁾ *Ibid.*, mars 1896, p. 231.

Consistoire de l'Eglise nationale et la Vénérable Compagnie des Pasteurs de Genève. Puisse le Seigneur, dans sa miséricorde, exaucer vos prières et nous accorder son divin secours dans la lutte que nous soutenons pour notre foi et pour notre patrie. Veuillez agréer, Monsieur le président, nos sentiments de reconnaissance et nos salutations chrétiennes. — (Signé): PROCOPIOS, *Métropolitain d'Athènes*.

Que les orthodoxes orientaux veuillent bien considérer qu'au point de vue des relations avec les protestants, la situation n'est pas la même en Occident qu'en Orient; que l'Orient n'a pas les mêmes difficultés que l'Occident; que, sans la réforme protestante du XVI^e siècle, la réforme catholique du XIX^e n'aurait peut-être pas été possible; que nous, catholiques occidentaux, pour lutter contre la papauté romaine, nous devons logiquement profiter des forces protestantes et tendre ainsi une main reconnaissante à tous les protestants qui luttent efficacement avec nous contre l'ennemi commun; que cette attitude nous est imposée par la force des choses; et que, d'ailleurs, la question des relations entre protestants et Orientaux devrait bien être étudiée à nouveau, du moins dans les limites et les points de vue indiqués précédemment.

Au XVII^e siècle, plusieurs protestants, soit luthériens, soit calvinistes, auraient été heureux de s'appuyer sur l'Eglise orientale pour mieux combattre le papisme. La tactique était excellente, et elle aurait pu être bien conduite et aboutir à des résultats féconds. Malheureusement, les protestants d'alors étaient dans l'effervescence de la lutte; ils ne voyaient pas exactement les choses, entraînés qu'ils étaient par le point de vue subjectif, toujours ondoyant et divers. Au lieu de se conformer à la réalité historique, ils voulaient forcer les Orientaux à se conformer au protestantisme, et ils donnaient dans ce but aux dogmes catholiques une signification soit luthérienne, soit calviniste. Les Orientaux ont naturellement résisté, déployant d'autant plus d'efforts que ceux des protestants étaient plus grands et plus compromettants. De là une vive hostilité, de la part des Orientaux, contre les protestants, et un rapprochement entre les Orientaux et les papistes sur plusieurs points théologiques. Notons en passant que l'hostilité des Orientaux contre les protestants était encore avivée par des questions de races, de nationalités et de politique. On comprend que, dans

de telles conditions, l'exagération ait été inévitable de part et d'autre : à la guerre on dépasse toujours le but.

Cependant, lorsqu'on examine les choses avec calme, abstraction faite des excès inévitables, on est obligé de convenir qu'il y a, dans les doctrines protestantes, des points qui sont beaucoup plus rapprochés du christianisme primitif et de l'ancienne Eglise que ne l'est le papisme. D'où la conclusion évidente que les Eglises orientales, restées fidèles aux dogmes de l'ancienne Eglise indivisée, doivent être plus voisines d'un certain protestantisme que du papisme. C'est, effectivement, ce que des Orientaux du XIX^e siècle, sagement oublieux des luttes et des immodérations du XVII^e, ont reconnu expressément. Ainsi, en 1805, un archevêque de Twer n'a pas hésité à appeler Calvin un grand homme, à citer le témoignage de Bingham pour établir que l'Eglise russe n'enseigne que la pure foi des apôtres, et même à avancer sans détour qu'une grande partie du clergé russe est calviniste. C'est du moins ce que de Maistre rapporte dans son livre *IV du Pape* (ch. 1^{er}), et naturellement de Maistre lui en fait un crime. Le Père Michel, ancien directeur du séminaire grec-uni de Ste-Anne à Jérusalem et auteur de *La Question religieuse en Orient et l'Union des Eglises* (1893), abonde naturellement aussi dans le sens du comte de Maistre et ajoute d'autres documents. Il cite Théophylacte Gorski et Irénée Falkowski, qui, dit-il, admettent le premier la doctrine des protestants sur la justification, et le second leur théorie sur l'Eglise. Il affirme que l'idée protestante est non moins manifeste dans la *Théologie* de Théophane Prockopowitsch, qui, bien qu'ancienne, continue à faire autorité (p. 25). Il prétend que l'idée de l'Eglise enseignée par Philarete, métropolitain de Moscou, et « admise par la meilleure partie du clergé russe », est « éminemment protestante ». Il ajoute : « On peut voir aussi l'idée protestante relativement à la nature de la justification, sur le purgatoire et les indulgences, dans la *Théologie* plus récente et très autorisée de Macaire, qui ne ménage pas d'ailleurs les éloges aux théologiens plus anciens attachés aux idées protestantes, même lorsqu'il ne partage pas leur sentiment . . . Il suffit d'avoir indiqué que le principe du libre examen a fait son entrée dans l'Eglise russe (p. 26). »

Le P. Michel se trompe : car l'Eglise russe a pour critérium, non le libre examen individuel entendu dans le sens

protestant, mais le critérium catholique formulé par Vincent de Lérins. Aux yeux du P. Michel et des théologiens papistes, tout ce qui n'est pas papiste est protestant ! Donc il est bien naturel qu'ils accusent de protestantisme les Eglises orientales, sans s'apercevoir que le mot « protestantisme », pris en bloc, manque absolument de précision, et que, mis en avant comme opposition au papisme, il ne fait plus peur aux théologiens catholiques séparés de Rome. Loin de moi donc la pensée d'admettre comme fondées les assertions du P. Michel sur le prétendu protestantisme des Eglises orientales ; mais les citations qu'il fait ont cela de vrai et de bon qu'elles montrent, comme l'a dit un théologien orthodoxe d'Athènes, que « les Orientaux sont plus près du protestantisme qu'on ne le pense ordinairement ».

Voici les propres expressions de ce théologien, professeur à l'université d'Athènes : « Tous les théologiens du monde chrétien honorent la théologie protestante allemande, et à bon droit, car elle tient aujourd'hui le sceptre dans la science théologique. La plupart des théologiens, non seulement de la Grèce, mais de la Russie, de la Roumanie, de la Serbie et des autres contrées orthodoxes, ont été disciples des professeurs de théologie allemands. Tous les théologiens de l'université d'Athènes ont étudié en Allemagne, et pour ma part, j'ai été élève des universités d'Erlangen, de Leipzig et de Vienne. La théologie protestante allemande est beaucoup plus estimée par nous Orientaux que par les papistes, et de bon cœur nous reconnaissons tous les services rendus par elle au christianisme : la raison est que généralement nous sommes plus amicalement disposés envers les protestants que les catholiques. Les relations entre les protestants et les Eglises orthodoxes n'ont jamais (?) été de l'hostilité. Nous aimons les protestants, parce que l'esprit de notre Eglise est plus libre que celui de l'Eglise catholique (romaine) ; nous sommes plus près du protestantisme qu'on ne le pense ordinairement. » (*Anaplasis*, janvier 1891).

Puisse donc disparaître cet antagonisme malsain, cet esprit de parti et de clocher, qui a poussé trop souvent Eglises contre Eglises ! Puisse chaque Eglise reconnaître ses torts, confesser humblement ses infirmités, et concourir à rétablir ainsi peu à peu l'unité de la véritable Eglise chrétienne ! Ni le mot « orthodoxe » ni le mot « protestant » ne doivent être désormais

des épouvantails. Je le répète, les questions sont nouvelles, ou, si elles sont anciennes, elles sont autrement posées; les points de vue sont nouveaux, les besoins nouveaux; donc, une attitude nouvelle est nécessaire. C'est du moins dans cet esprit de plus grande impartialité et d'objectivité plus exacte que les débats religieux et ecclésiastiques doivent être conduits. On le voit plus clairement de jour en jour, il ne saurait être question pour nous, catholiques-chrétiens, de nous rallier à des formes protestantes usées, auxquelles les protestants intelligents sont eux-mêmes les premiers disposés à renoncer, dès qu'il le faudra. Ce dont il est question, c'est d'examiner ensemble, objectivement et amicalement, au seul point de vue de l'exactitude, s'il n'y aurait pas lieu, pour les protestants dont nous parlons, de préparer par des éclaircissements nouveaux une entente sérieuse et solide. Mais, quoi qu'il en soit de ces éclaircissements et de cette entente, une confusion grande n'en règne pas moins, présentement, parmi les théologiens protestants.

IV. En sorte que — et c'est la conclusion à laquelle je voulais arriver — la situation de l'ancien-catholicisme par rapport aux trois dénominations que nous venons de passer en revue, est parfaitement claire.

Nous sommes catholiques selon les dogmes de l'ancienne Eglise catholique des huit premiers siècles; par conséquent, nous ne sommes pas papistes, et aucun des griefs dirigés par la philosophie et la science contre le papisme, contre le romanisme, contre l'ultramontanisme ou le jésuitisme, ne saurait nous atteindre. L'ultramontanisme, dès le IX^e siècle, a voulu supplanter le catholicisme, en en conservant le nom et les apparences, mais en en falsifiant l'essence; et nous, nous voulons précisément rendre au catholicisme sa vigueur et sa place, et le mettre à même de renverser l'ultramontanisme. C'est donc en vain que les ultramontains se disent catholiques; ils ne le sont pas, et l'Eglise catholique reste essentiellement distincte de l'Eglise romaine ou ultramontaine.

Nous sommes catholiques selon les dogmes de l'ancienne Eglise catholique des huit premiers siècles; par conséquent, nous ne sommes pas gallicans, étant donné que le gallicanisme soit le système où les droits des fidèles et des prêtres sont annihilés, et où le simple accord du pape et des évêques suffit

pour définir des dogmes. Autre est notre définition de l'Eglise; autre, notre critérium; autre, notre notion de l'autorité et de la liberté, etc. Donc, les reproches dirigés contre l'Eglise gallicane ne nous atteignent pas. En rompant avec le romanisme du 18 juillet 1870, nous n'avons nullement entendu revenir à 1682, encore moins nous y claquemurer; nous avons simplement professé les dogmes de l'Eglise catholique des huit premiers siècles, qui étaient aussi ceux de l'*ancienne* Eglise gallicane. Autant nous sommes d'accord avec cette *ancienne* Eglise gallicane, autant nous répudions les illogicités et les fautes de l'Eglise gallicane postérieure, à partir de l'époque où, sous l'empire de Rome, elle a commencé à transiger avec les erreurs du système papiste. Nous répudions en particulier les chinoïseries théologiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Autant nous admirons les grandes œuvres littéraires de ces siècles, autant nous trouvons mesquines les subtilités de leurs disputes théologiques. Une Eglise qui se renfermerait dans cette muraille chinoise, si grande qu'elle soit, et qui se rendrait solidaire des points de vue, des passions et des aberrations de cette époque, serait logiquement condamnée à périr. Donc, en un mot, nous ressentons une vénération profonde envers tous ces hommes éminents qui ont combattu, en France, l'absolutisme papal et qui ont revendiqué pour leur Eglise les libertés de droit commun que Rome voulait leur confisquer. Nous les vénérons comme des aïeux. Mais nous déclinons toute solidarité avec ce système dit gallican, qui ne voyait dans l'Eglise que le pape et les évêques, et qui n'était qu'un ultramontanisme mitigé, illogique et intenable. En succombant (ce qui était inévitable), il a déblayé le terrain et éclairci la situation.

Nous sommes catholiques selon les dogmes de l'*ancienne* Eglise catholique des huit premiers siècles; par conséquent, nous ne sommes pas protestants, étant donné que le protestantisme rejette ces mêmes dogmes. Sans doute, nous sommes d'accord avec des protestants sur beaucoup de points, comme aussi avec certains gallicans et avec certains ultramontains, qui, dans le cœur et malgré les apparences contraires, sont restés fidèles aux anciennes doctrines catholiques; mais autant on aurait tort en nous assimilant aux ultramontains ou aux gallicans, à cause de l'accord qui existe entre eux et nous dans certaines questions, autant on se tromperait en nous confon-

dant avec les protestants, à cause des points qui nous sont communs.

En un mot, nous ne sommes ni ultramontains, ni gallicans, ni protestants, mais catholiques. Nous avons voulu, dans ces quelques pages, *indiquer* simplement *comment* et *pourquoi* ; nous reviendrons sur cette importante question.

E. MICHAUD.
